L'ABSENCE

Photos de Robert Doisneau

Corpus
Texte A : Marceline Desbordes-Valmore, Les cloches du soir, *Romances* -1830
Texte B : Théophile Gautier, L'absence, *La comédie de la mort* - 1838
Texte C : Jules Supervielle, « Ecoute », *Le Forçat innocent*, 1930
Texte D : « De quelles Amériques », Jean Loup Dabadie, interprété par Serge Reggiani

Texte A : Marceline Desbordes-Valmore, Les cloches du soir, *Romances* -1830

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée ;
Quand tu n'auras d'amis, ni d'amours près de toi,
Pense à moi ! pense à moi !

Car les cloches du soir avec leur voix sonore
A ton cœur solitaire iront parler encore ;
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :
Aime-moi ! aime-moi !

Si les cloches du soir éveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes :
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,
Près de moi ! près de moi !

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence :
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi,
Et pour moi ! et pour moi !

Texte B : Théophile Gautier, L'absence, *La comédie de la mort* - 1838

Reviens, reviens, ma bien-aimée !
Comme une fleur loin du soleil,
La fleur de ma vie est fermée
Loin de ton sourire vermeil.

Entre nos cœurs tant de distance !
Tant d'espace entre nos baisers !
Ô sort amer ! Ô dure absence !
Ô grands désirs inapaisés !

D'ici là-bas, que de campagnes,
Que de villes et de hameaux,
Que de vallons et de montagnes,
À lasser le pied des chevaux !

Au pays qui me prend ma belle,
Hélas ! Si je pouvais aller ;
Et si mon corps avait une aile
Comme mon âme pour voler !

Par-dessus les vertes collines,
Les montagnes au front d'azur,
Les champs rayés et les ravines,
J'irais d'un vol rapide et sûr.

Le corps ne suit pas la pensée ;
Pour moi, mon âme, va tout droit,
Comme une colombe blessée,
S'abattre au rebord de son toit.

Descends dans sa gorge divine,
Blonde et fauve comme de l'or,
Douce comme un duvet d'hermine,
Sa gorge, mon royal trésor ;

Et dis, mon âme, à cette belle :
« Tu sais bien qu'il compte les jours,
Ô ma colombe ! À tire d'aile
Retourne au nid de nos amours. »

Texte C : Jules Supervielle, « Ecoute », *Le Forçat innocent*, 1930

Ecoute, apprendras-tu à m'écouter de loin
Il s'agit de pencher le cœur plus que l'oreille,
Tu trouveras en toi les ponts et les chemins
Pour venir jusqu'à moi qui regarde et qui veille.

Qu'importe en sa longueur l'Océan Atlantique,
Les champs, les bois, les monts qui sont entre nous deux ?
L'un après l'autre un jour il faudra qu'ils abdiquent
Lorsque de ce côté tu tourneras les yeux.

Texte D: « De quelles Amériques », Jean Loup Dabadie,
interprété par Serge Reggiani puis Isabelle Boulay

https://youtu.be/nAH-U-zJEnk

De quelles Amériques
En passant par quelles Atlantiques
En me tombant de quelles nues
Ce soir m'es-tu revenue?

Ne m'en dis rien, ne parle pas
Depuis le temps j'ai tant changé
Que je ne te reconnais pas

Nous sommes là main dans la main

Comme si nous n'avions pas d'âge
Tu ne reviens d'aucun voyage
Nous parlerons demain

Regarde la rue les enfants qui courent
Tu es revenue, les feuilles s'envolent
Là-bas dans la cour de la petite école

Pour quelle histoire ancienne
Avais-je perdu ta mémoire
Et pour avoir eu quelle peine
Es-tu revenue ce soir?

Ne m'en dis rien, ne parle pas
Tu reviens de loin sur tes pas
Si ton soleil était là-bas

Ton ombre était restée ici
Faisant son nid dans le silence
Tu étais là en ton absence
Et je vivais ainsi

Regarde la rue, les arbres qui bougent
Ce chaperon rouge qui a rendez-vous
Entre chien et loup. Oh! tu es revenue

A l'horloge arrêtée, quelle heure est-il?
Je ne sais pas
L'heure n'a plus jamais été
Ne me demande surtout pas
Par quel passé je suis passé
Quand je pensais à autrefois
Au temps où tu étais à moi
J'aurais voulu être à ma place
Oh! écoute le vent qui passe
Je ne t'ai pas dit que je t'aime
Je t'aime tant, je t'aime

QUESTIONS D'ECRITURE

I Vous direz ce que ces textes ont de commun, et en quoi ils diffèrent.

Le thème bien sûr est commun : l'absence. Mais la tonalité varie. Le registre est pathétique pour la chanson « Par quelles Amériques », et le texte de M. Desbordes Valmore. Tandis que Supervielle renouvelle le « lieu commun ». Il est d'ailleurs proche du poème de T. Gautier par certains aspects thématiques. Par exemple la distance figurée par les monts, les bois, les champs, (ou les vertes collines pour Gautier).

Mais tandis que pour l'un, c'est le locuteur qui veut franchir la distance, pour l'autre, c'est l'être au loin qui doit venir.
La chanson interprétée par Reggiani évoque une femme partie au loin, pour quelque histoire d'amour sans doute (si ton soleil était là-bas) et revenue. Elle exprime à la fois le bonheur et le chagrin. La peine de l'interminable absence et la joie du retour, joie contenue, fragile, comme celle d'un être qui n'ose encore pas croire en la réalité. Sans parler de la difficulté des retrouvailles. « nous parlerons demain ».

II Vous ferez le commentaire composé du texte de Supervielle

Eléments de rédaction : il s'agit du renouvellement d'un topos : l'absence. Avec quelque chose en plus, une sorte d'attente et d'espoir. Et aussi de certitude. Il faut rendre compte de tout cela. C'est un lyrisme inhabituel.

Ecoute, apprendras-tu à m'écouter de loin
Il s'agit de pencher le cœur plus que l'oreille,
Tu trouveras en toi les ponts et les chemins
Pour venir jusqu'à moi qui regarde et qui veille.

Qu'importe en sa longueur l'Océan Atlantique,
Les champs, les bois, les monts qui sont entre nous deux ?
L'un après l'autre un jour il faudra qu'ils abdiquent
Lorsque de ce côté tu tourneras les yeux.

Jules Supervielle est un précurseur. Quand le Surréalisme envahit les terres de la littérature, il rejette la dictature de l'inconscient pour proposer au contraire une vigilance attentive comme la position du poète. Attention au monde, à l'univers qui l'entoure, comme aux fantômes de son monde intérieur. Il a anticipé les mouvements des années 1945-50, dominés par les puissantes personnalités de René Char, Henri Michaux Saint-John Perse ou Francis Ponge. Puis, il sera le précurseur de ceux des poètes soucieux de recréer une poésie imprégnée de lyrisme, mais d'un lyrisme renouvelé par une approche du sacré ou en tous les cas une approche à la fois modeste et lumineuse des mystères de l'univers : Yves Bonnefoy, Edmond Jabès, Jacques Dupin, Guillevic, Jean Grosjean, André Frénaud, Jean Follain, pour ne citer que quelques-uns. Ses admirateurs ou successeurs spirituels se nomment René Guy Cadou, Alain Bosquet, Lionel Ray, Claude Roy, Philippe Jaccottet ou encore Jacques Réda. On retrouve dans leur poésie une délicatesse non dénuée de force, une certaine manière d'approcher le silence, et une réconciliation avec ce qu'on peut appeler « le mystère ».

Le texte proposé est tout à fait emblématique de cette esthétique singulière, qui n'est pas exempte d'une forme de pureté. Le poème se déroule comme une ligne droite d'une extrême perfection, avec une unité stylistique absolue. Il reprend un « topos » de la littérature, celui de l'absence, mais c'est pour le renouveler, et même le purifier de tout pathos.

Proposition partiellement rédigée (à finaliser)

I Une tonalité nouvelle pour un topos ancien

Sans pathos, un ton extrêmement assertif. C'est le ton d'un homme sûr de lui, qui dit les choses telle qu'elles sont. C'est le ton de la patience, de la bienveillance indulgente. Le ton que l'on pourrait prendre envers un enfant, un enfant qui ne comprend pas, et qui n'a toujours rien appris :

« apprendras-tu à m'écouter de loin ». Ce qui annonce aussi la réalité de la distance. Distance réelle ou distance symbolique, on ne sait.
« Il s'agit de », le ton est celui de l'injonction, ni ordre, ni prière, ni vœu pourtant. C'est le ton de celui qui sait, qui n'a aucun doute sur ce qui doit être et ce qui va être.
« Tu trouveras en toi », le futur employé est le temps de l'avenir prophétisé, comme d'ailleurs le mode de la parole sacramentelle : qui accomplit ce qu'elle signifie.
Qui dit absence dit chagrin, peine, et souvent donc un registre « pathétique » où l'expression dominante est la tristesse de l'être aimé, au loin. Mais dans ce texte, rien de tel. C'st une tonalité lyrique, douce, tranquille, assertive, celle d'une voix poétique sûre d'elle avec presque un ton prophétique : « il faudra »... C'est l'expression de ce qui doit être, une absolue certitude
Regardez les temps : tout est au futur qui concerne l'absente, mais au présent pour la voix poétique.

II Une opposition : elle/lui, l'un écoute/l'autre regarde et veille.

Et pourtant c'est un appel : « écoute », il s'agit de...
Car il y a un ou une destinataire. Et ce qui lui est dit est dit dans le respect de sa liberté. L'autre regarde et veille, il n'intervient pas, il attend. Le sens est simple : « viens », viens librement, je t'attends. Et cette attente est sans impatience. Elle est soutenue par la force tranquille et la certitude que rien ne pourra arrêter ce « retour », ou cet aller. Il implique simplement que les yeux se tournent. Un mouvement presque de conversion.
L'impression donnée est celle d'une force inéluctable. Ce que souligne l'énumération à quatre termes : la mer, les champs, les bois, les monts, autrement dit quatre types d'éléments à traverses.
Intérieur/ Extérieur : ils sont figurés. L'intérieur par les « ponts et le chemins », tout ce qui relie, tout ce qui permet le passage ou la route, et le monde extérieur par la liste de tout ce qui sépare. Et qui semble appartenir à un espace réel, celui du monde.

III Une esthétique singulière

C'est l'esthétique de Supervielle : un certain sens du mystère des êtres, y compris de l'amour, qui unit deux êtres à distance, alors même qu'ils se trouvent dans un rapport dissymétrique. L'un attend l'autre, qui semble ignorer cet autre. Tout se passe comme si une force surnaturelle unit deux êtres dont l'un sait, l'autre pas ou pas encore.
Car si tout parle d'espace dans ce texte, on y parle aussi de temps : « un jour ». Si l'espace est du côté de l'infini, de l'immensité (l'Océan) le temps est du côté de l'indéterminé.
L'ambiguïté du poème en fait aussi tout mystère. On ne sait si on parle de distances symboliques ou si l'on parle de distances réelles. De même dans l'image dernière : tu tourneras les yeux. Elle implique une proximité physique. Le loin et le près semblent deux catégories « élastiques ».

Conclusion
Un lyrisme feutré, une langue qui donne aux images un statut particulier, paradoxal, une manière de chantourner l'espace et le temps pour créer un monde à la fois intérieur et extérieur qui semblent communiquer mystérieusement, c'est un « monde » que créé Supervielle, un monde qui évoque le lien fait d'attente, de patience et de certitude entre deux êtres dont on ne sait rien, hormis qu'un jour, ils se retrouveront.